



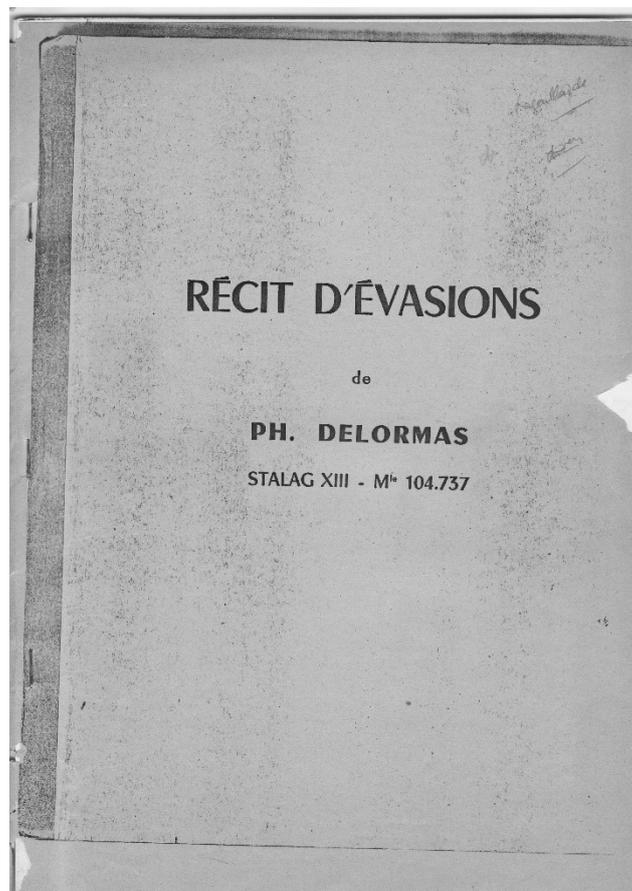
Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

Introduction

Ce texte écrit par Philibert Delormas (1910-1973) compagnon de captivité de Jean Lagaillarde a été écrit par l'auteur qui l'a transmis sous forme tapuscrite à Jean Lagaillarde (Promo 18 juin) qui l'a lui-même déposé aux archives de l'amicale des cadets.

Grâce à ce texte, nous disposons ainsi un récit très détaillé de la seconde tentative d'évasion de Jean Lagaillarde.





Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Le récit de PHILIBERT DELORMAS

Avant-Propos

Le 3 Septembre 1939, étant de la première réserve, je fus mobilisé au 37^{ème} Régiment d'artillerie légère, hippomobile, 2^{ème} groupe, 16^{ème} division en formation à AUXONNE (Côte d'Or).

Début Décembre, affecté au Poste Central de Tir je rejoignis l'Etat-Major du groupe commandé par le chef d'escadron F. BOUILLAR.

Dès le 15 Septembre, le régiment était en ligne, au Nord de l'Alsace tenant position dans le secteur opérationnel VISSEMBOURG – LANTERBOURG.-

Fin Mai, il fut déplacé, sur le front de la Somme, secteur : "BOVES –St FUCIEN, à quelques kilomètres au Sud d'AMIENS, et de suite engagé notamment dans les durs et sanglants combats des 5 et 6 Juin, subissant de grosses pertes, (annexe 1 – récit du colonel BOUILLAR¹).

Sur ordre, la 16^{ème} division, très éprouvée, se replia, maintenant le contact avec l'ennemi, plus spécialement le 37^{ème} qui ouvrait toujours le feu avec les quelques pièces lui restant.

Le 2^{ème} groupe, réduit à deux canons, fit des mises en batterie, à PERSAN – BEAUMONT, ECOUEN, St DENIS, JUVISY, puis fut complètement encerclé et submergé, dans la région Nord d'ORLEANS.

Les derniers combattants du 2^{ème} groupe du Régiment, sans aucune munition, entourant leur commandant, furent ainsi faits prisonniers le 17.

La petite colonne, commandée par le capitaine GREMAUD, dans laquelle je me trouvais, fut stoppée par des avant-gardes motorisées et de Cavalerie le 17 Juin, à 11 heures, à la sortie Sud du Village de ROUVRAY, près du monument aux morts où des mitrailleuses étaient en batterie.

Le capitaine GREMAUD, en tête de colonne, n'écouterant que son courage essaya de passer, fit feu avec son revolver sur un Allemand qui lui barrait la route. Il fut hélas grièvement blessé, d'une rafale de mitraillette.

Une fois désarmés, de nos pistolets d'artilleurs, un officier de cavalerie nous interrogea, notamment le maréchal des logis ESTABLE, à côté de qui je me trouvais, lui demandant " d'où venez-vous ? " lui ayant donné comme réponse et pour lui faire plaisir! AMIENS l'officier allemand reconnut que ce fut une dure bataille, que nous nous étions bien battus et qu'ils eurent de très grosses pertes, – puis ajouta : " A présent, pour vous, la guerre est finie !"

CAPTIVITE et EVASION

Certes, la guerre était finie, mais la captivité commençait.

Nous nous trouvions dans un état d'extrêmes fatigues, morales et physiques:

- morales car nous avons perdu beaucoup de camarades et de plus, subissions une très grande défaite. L'ennemi était partout, le pays entièrement envahi, occupé ; les routes encombrées

¹ Les annexes 1 et 2 évoquées par le texte n'ont pas été transmises avec le tapuscrit original



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

d'interminables colonnes de civils, ne sachant où aller, ainsi que celles de prisonniers qui lamentablement, marchaient, se traînaient, exténués, vers leur lieu de captivité.

- Physiques car nous étions harassés car depuis 12 jours, nous n'avions pris aucun repos, ni dormi, toujours harcelés, en état d'alerte ou de combat.

Malgré cela, nous fumes encadrés et conduits en marches forcées, par des spécialistes de la schlague, et du fouet, jusqu'au CHESNAY - près de VERSAILLES, Camp de "BEL-EBAT " (joli nom ...)

C'est ainsi que dans l'après - midi du 19, nous fûmes rassemblés à 20.000 camarades, dans un état complet d'anéantissement, venant de parcourir 130 km en 2 jours, sans aucune alimentation, ni boisson; les seaux d'eau déposés au bord des routes par les habitants, étant automatiquement renversés par nos brutes de gardien.

Cependant, nous pensions être libérés de ce camp, croyant à tous les bouteillons qui circulaient continuellement.

Le 5 Septembre, en guise de libération ! - nous fûmes emmenés à la gare la plus proche et entassés, par 60, dans des wagons à bestiaux, fermés.

Le voyage fût très pénible et dura 3 jours pour se terminer en BAVIER. En cours de route, il y eut quelques évasions. Certains camarades réussirent à s'évader de nuit par les impostes. Un wagon arriva même vide en Allemagne; les occupants ayant pratiqué une ouverture dans le plancher, se laissèrent sans doute glisser sur la voie, pendant les ralentissements.

L'accueil dans ce nouveau camp de passage, de triage, fut très désagréable.

Dès notre arrivée, rapidement et impeccablement alignés, par quelques coups de bottes bien placés, ayant chacun son petit " barda " aux pieds, à distance réglementaire, nous fûmes soumis à une première revue, inspection par le commandant du camp. Celui-ci passait très lentement, accompagné de ses officiers et précédé par des interprètes français, criant sans arrêt " Celui qui bougera ou tentera de s'évader, sera fusillé sur place ..."

KOMMANDOS DE TRAVAIL

Nous ne séjournâmes que quelques jours dans ce camp. - le temps d'incorporation réglementaire, et de désignation de Kommando de travail. Il nous fût possible de nous grouper par affinité, et de ce fait, rester entre bons camarades.

Nous fumes incorporés au Stalag XIII A, et photographiés individuellement, avec un N° matricule inscrit sur une ardoise. J'eus le N° 104 737 dont la terminaison correspondait au chiffre de mes écussons d'artilleur. Cet ensemble devait certainement faire très bien sur la photo ... ! Il fallut aussi déposer notre argent, contre reçu.

Les quatre inséparables camarades des premiers jours " du front Stalag BEL-EBAT ";

- Maréchal des logis chef du 37 Marcel ESTABLE de LYON
- Maréchal des logis chef du 37 Georges COLIN de DIJON
- Brigadier de G.R.D.I. Jean LAGAILLARDE de LONS le SAUNIER
benjamin de 19 ans engagé volontaire
- Canonnier de 1ère classe du 37 - Philibert DELORMAS de LYON



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

furent désignés avec une quarantaine d'autres, pour le Ko 1504 - Ko de forestiers.

Le 15 Septembre 1940, nous rejoignîmes ce Ko à BODENWORTH, charmant petit village Bavarois, entouré de lacs et de grandes forêts, situé assez près la frontière Tchèque, mais très loin, par contre, de la frontière -française : 450 km environ, à vol d'oiseau ...

Nous pensions, du fait que nous allions travailler, être traités convenablement. Mais, malheureusement, nos illusions furent très rapidement détruites.

Nous étions très mal logés, en pleine forêt, dans une baraque, dont les planches disjointes facilitaient, les courants d'air permanents et bien inutiles pour les mauvais jours. Les lits étaient rembourrés de petits copeaux de bois (appelés ... gentiment ... par les Allemands "laine de bois") n'avions qu'une mauvaise et légère couverture en ersatz de laine.

La nourriture était nettement insuffisante et le travail très pénible, sur des chantiers éloignés de 5 à 6 kilomètres; de plus, nos vêtements et chaussures se trouvaient dans un état déplorable.

Cette situation s'aggrava sérieusement lorsqu'un mois après notre installation, le froid arriva ainsi que la neige.

Nous réclamions bien auprès de nos interprètes et hommes de confiance notamment d'Eugène HARDY de TOURCOING, qui fut pour nous tous, d'un grand dévouement et un soutien moral. Il se joignait souvent à notre petit groupe dans notre baraque pour nous apporter des encouragements, ainsi que des suppléments de margarine, toutes les fois qu'il le pouvait.

Hélas ! toutes nos réclamations étaient inutiles, le Fortmeisten Ernt BREM - nazi de premier ordre, détestant les français, voulait que ce soit ainsi (voir témoignages, annexe II).

L'hiver fut en plus très rigoureux, température moyenne de moins 15°, et dura de début décembre à fin février, la première neige tombée en octobre, ne disparut que courant mars.

Marcel ESTABLE nous quitta en décembre, sérieusement malade; il fut hospitalisé et eu la chance après sa guérison d'être affecté à un kommando de culture, d'où plus tard, il fit une évasion malheureuse.

Avec Jean LAGAILLARDE, nous envisagions tous deux, pour sortir de ce bagne, qu'une seule issue : "L'EVASION" ... Mais, à cette époque, et vu notre état physique, il était impossible de la tenter. Il fallut donc attendre des jours meilleurs.

Nous nous vengions de notre mauvais sort, en pratiquant du sabotage, c'est-à-dire, qu'en plus des sapins que nous devions abattre, nous attaquions à la base, avec nos hâches ou racloirs, des arbres beaucoup plus jeunes, qui normalement, devaient périr. Ce genre de détente était facilité par la bonne épaisseur de neige qui recouvrait le sol bavarois, car évidemment, il ne s'agissait pas de se faire prendre ...

Début Janvier, une vingtaine de camarades furent déplacés au kommando voisin N° 2620 à BRUCK.

Nous eûmes la chance, COLIN, LAGAILLARDE et moi-même, de faire partie de ce groupe, pensant bien qu'il était impossible de retrouver un traitement et régime aussi inhumains.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Ce nouveau kommando était un paradis par rapport à l'autre. Logement et literie très corrects, dans de bons bâtiments, chauffés, avec lavabos, car pratiquement jusqu'à ce jour, nous n'avions pu nous laver, et étions couverts de vermine. - La nourriture était abondante. Le travail un peu pénible, soit, mais acceptable.

Cette nouvelle distraction ! ... consistait à creuser un canal de drainage dans des marais au sol gelé. Combien de manches de pioches et de pelles furent-ils cassés ?...

Ce canal commencé par les prisonniers Polonais, continué par les Français, devait, suivant les plans, être achevé par les Anglais ...

Bien entendu, je faisais équipe avec LAGAILLARDE, l'un creusant, l'autre rejetant la terre au loin. Drôle d'équipe de terrassiers ! ... toujours la dernière à terminer les 5 mètres de chantier qui nous étaient affectés. Il fallait souvent faire appel à des camarades d'équipes volantes, pour nous aider à terminer. Certaines fois, le contremaître même, nous donnait un coup de main. Bien entendu, nous n'avons jamais gagné de cigares ! — cigares distribués chaque jour à l'équipe la plus travailleuse. Cette récompense, nous faisait passer de bons moments à la chambrée, car la mériter était une chose, mais pouvoir en profiter était une toute autre ...

Souvent, le samedi soir, nous organisions des récitals de chansons, animés par Albert BAUDRY, et Robert DAUVERGNE, professeur agrégé d'histoire et de géographie, spécialiste des chansons d'étudiant, qui commentait avec art chaque couplet, formule qui ne manquait pas de pittoresque. Tous en chœur, en fin de séance, nous chantions les hymnes nationaux Polonais, Anglais, Français et terminions par l'internationale, chant strictement interdit, qui, invariablement, faisait surgir les sentinelles, — sentinelles pas méchantes et avec qui nous nous entendions assez bien. Il n'y eu jamais eu d'incidents graves avec elles.

L'ambiance de ce kommando était très bonne. Les Polonais logeaient dans les mêmes bâtiments mais bénéficiaient d'un régime adouci. Ils travaillaient au village ou dans les fermes et pouvaient ainsi nous procurer des suppléments à nos menus. Si bien, qu'avec l'apport des premiers colis, nous arrivions à nous nourrir correctement et reprenions nos forces perdues, depuis le début de la captivité.

En Mars, le temps s'étant nettement amélioré, nous envisagions un prochain départ. Il fallait qu'il se fasse un samedi, après la soirée chantante et l'inspection du soir; le dimanche matin, l'appel n'ayant pas lieu, de plus la sentinelle responsable ne devant pas être WILLEM.

WILLEM était Tchèque, n'aimait pas plus les Allemands que nous, mais portait le même uniforme ! Il était très humain. De semaine, il nous réveillait par "Salut Camarades" !— Levez-vous camarades" ce qui changeait des grands coups de gueule et de sifflet habituels. Pour nous surveiller, jamais il ne mettait sa baïonnette au canon, bavardait. Sa gentillesse était très grande. Il nous a tous photographiés en groupe. Le soir en rentrant, il faisait même office d'infirmier.

Jean était au mieux avec lui, allant jusqu'à lui demander une carte détaillée, mais il refusa. Sa bonté ayant tout de même des limites

Sachant que nous allions nous évader, il nous avait promis de ne rien dire, mais par contre, de nous enfuir lorsqu'il serait absent. Ne voulant pas être qui sait ? ... amené à nous tirer dessus, et de plus, étant très mal vu de ses supérieurs, ne pas avoir à subir la grave punition qui sera réservée à tous les gardiens.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Nous décidions donc partir le Samedi soir, 5 Avril, jour de permission de fin de semaine de notre ami WILLEM.

Première évasion du 5 avril au 5 mai 1941

Cette première évasion a donc été faite en compagnie de mon meilleur camarade de captivité, Jean LAGAILLARDE, âgé de 20 ans.

Nous nous trouvions à BRUCK, village bavarois au Sud-Est de Nuremberg près de la frontière Tchécoslovaque.

N'ayant pas d'autres effets que notre tenue militaire, un peu défraîchie certes, mais fort reconnaissable, nous ne pouvions que parcourir à pied la très longue distance qui nous séparait de la frontière suisse... en marchant de nuit et en évitant le plus possible les grandes routes, et les villes ou villages importants.

Nous avions prévu au minimum trois semaines de marche. Il nous fallait donc suffisamment de vivres, l'époque ne permettant aucun ravitaillement en cours de route. Ces vivres économisés, dès nos premiers colis, étaient composés de chocolat, de sucre, de confiture, de quelques conserves, de biscuits et de deux grosses boules de pain, prélevées sur la distribution journalière. Nous répartîmes au mieux cette nourriture dans nos sacs. Jean avait son sac de toile de guerrier. Quant au mien, je me l'étais confectionné en forme de sac tyrolien, avec des tombées, de vieux tissus de serpillères, des ficelles remplaçant les courroies, me sciaient littéralement les épaules.

Notre menu journalier était fixé comme suit: 4 biscuits, une barre de chocolat, 4 morceaux de sucre, 100 grammes de pain environ avec confiture. Quant à la boisson : de l'eau contenue dans un bidon de deux litres, que nous pensions pouvoir remplir facilement ... ? ...

Comme carte, nous ne possédions, hélas, que celle d'un indicateur de chemin de fer, ne portant que les noms des grandes villes, sans aucune indication des routes, rivières, montagnes nécessaires pour traverser la région très accidentée du Jura Franconien et Souabe.

Notre but était d'atteindre la Suisse, et nous devions marcher direction Sud-Ouest, en empruntant le plus possible les voies ferrées qui se présenteraient dans ce sens.

Nous ne disposions que d'une simple boussole de bazar, non lumineuse, de peu d'utilité. Notre meilleure ressource d'orientation :

- par temps clair était celle des étoiles ou de la lune
- par ciel couvert, de nous servir de la clarté que laisse le soleil, même très tard après son coucher, ou de repérer la direction du vent lorsqu'il soufflait suffisamment.
- par nuit noire et sans indice, ce fut mon sens d'orientation, sens d'orientation que j'ignorais jusque-là et qui nous a rendu de très grands services. Mon compagnon en convenait parfaitement et me laissait ouvrir la route avec confiance, n'ayant jamais fait d'erreur de direction.

Nous partîmes le samedi soir 5 Avril 1941, à 23 heures, après la fête, et que notre chambrée fut en partie endormie. Nos deux camarades, Georges COLIN et SITTERLIN, en qui nous avions entière confiance, nous ont aidés à ce dangereux départ.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Je les revois toujours, les larmes aux yeux, lorsque nous nous sommes embrassés, avec beaucoup d'émotion il est vrai, nous disant "bonne route et bonjour à la France ". Ils avaient aussi très peur que nous soyons surpris, et que les sentinelles nous tirent dessus.

Pour nous trouver en liberté, ou demi-liberté, il fallait arracher les barbelés d'une fenêtre s'ouvrant sur un avant-toit. De là, en rampant, atteindre un poteau télégraphique, puis nous laisser glisser à terre.

Cet avant-toit, long de 20 mètres, longeait les fenêtres du poste. de garde, fenêtres éclairées, d'où nous parvenaient les conversations des gardiens

Il n'aurait suffi que d'un faux mouvement provoquant un bruit pour donner l'éveil. Nous ne progressions que très lentement, en rampant, trainant nos sacs, nous nous arrêtions, reprenions notre souffle, et finalement, après plus d'une demi-heure, nous étions en bas du poteau, tout en sueur, mais très calmes...

C'était vraiment un très beau départ, pour une évasion, départ comportant tous les risques de ce genre de sport.

De suite, nous avons pris la direction S.O. et gagné la forêt. Nous pensions bien que cette marche de la liberté allait être dure, puisque nous ne disposions d'aucun moyen pratique. Mais nous avions la farouche volonté d'arriver, de n'abandonner qu'en cas d'accidents, en laissant son camarade avec la faculté de continuer

Je pourrais relater évidemment, en détail, tous les nombreux incidents qui émaillèrent cette longue aventure ...

- Aventure de 30 nuits de marche à pied à travers une région très difficile et par un très mauvais temps ...
- de 30 jours presque sans sommeil, avec très peu de nourriture, toujours inquiets, et en alerte.

Mais je ne relaterais que certains faits marquants et inoubliables.

Dès le départ, nous eûmes à supporter la pluie, pluie qui a duré toute la première nuit et la journée du 6. Nos vivres furent de suite dans un bien triste état, notamment le pain et les biscuits. Nous étions complètement trempés, n'ayant pas malheureusement d'imperméables, mais simplement nos manteaux d'artilleurs.

Au début de la seconde nuit, la pluie fit place à la neige, et quelle neige ! Une forte tempête, nous aveuglant et nous empêchant de progresser. Si bien qu'après deux heures d'efforts, nous nous arrêtons dans une forêt de sapins, et, dégageant la neige, nous nous couchions l'un contre l'autre, pour avoir plus chaud, en nous enveloppant de nos deux manteaux boutonnés ensemble, de façon à former un sac.

La neige continua de tomber toute la nuit. Malgré cela, nous avons pu dormir quelques heures. Puis vint le froid, froid très vif qui transforma nos vêtements mouillés en tissu de glace. De plus, Jean eut un commencement de gel aux mains, que j'atténuais en les réchauffant avec les miennes et en les enveloppant d'un foulard de soie. Il a souffert longtemps de cet accident.

Notre aventure avait vraiment bien mal commencé. Beaucoup à notre place auraient abandonné. La couche de neige atteignant 20 à 30 centimètres, nous n'avancions que très lentement. De plus, le temps couvert fit place à un clair de lune dangereux nos silhouettes se reflétaient et se voyaient de très loin.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Le froid et cette neige ont duré une semaine. Si bien que tous les matins, au moment de nous reposer, nous étions obligés d'enlever la neige, pour nous coucher ... sur un sol gelé. Nous nous en isolions bien un peu en mettant nos houseaux de cavalier sous nos reins. Seule la grande fatigue nous permettait de dormir quelques heures. Nous grelottions et n'avions aucune boisson chaude, aucun alcool. Nous ne pouvions pas faire de feu, chose dangereuse, et impossible, nos allumettes étaient mouillées.

Nous avons beaucoup enduré la soif, la neige ne désaltérant pas.

Il nous est même arrivé pour obtenir de l'eau, d'essayer de faire fondre de la neige dans notre bidon, en essayant de le réchauffer contre notre corps. Mais nous nous gelions le ventre, et n'avions aucun liquide... La soif est ce qu'il y a de plus terrible à supporter. Nous avons eu hélas ! souvent soif.

Notre résistance physique diminuait rapidement, nous demandant bien si nous n'allions pas tomber d'épuisement, car nos vivres s'amenuisaient très vite étant obligés de manger plus que prévu, pour continuer...

Bien souvent, nous nous arrêtons pour récupérer, n'en pouvant plus, puis repartions, l'un portant le sac de l'autre, plus fatigué.

Physiquement et moralement aussi, cette lutte était terrible, faisant souvent de violents efforts pour éviter d'handicaper notre progression, ne devant tenir compte, que de notre stock de vivres. Pendant la journée, notre seule ressource, pour ne pas avoir à manger, était d'essayer de dormir le plus possible,

Nous avons à nouveau établi nos repas de la façon suivante :

- à midi, un morceau de pain, pain qui avait été mouillé, gelé, dégelé, accompagné de quelques morceaux de chocolat, ou ... des résidus de sucre.
- Le soir, avant le départ, sucre,
- Dans la nuit, pendant la marche, biscuits avec chocolat.

Malheureusement, au bout de 12 jours, nous n'avions plus de pain, et très peu de vivres, dont une boîte de crème de marrons. Il s'agissait de nous procurer d'urgence du ravitaillement, par n'importe quel moyen, ou abandonner.

Pour le faire, nous envisagions d'approcher d'un kommando de P.G. et d'alerter les camarades ! Nous avons cherché toute une nuit dans des villages aux environs de DONAVORTH, sans aucun résultat.

Le lendemain, nous décidions de tenter le tout pour le tout, en essayant d'acheter du pain, directement dans une boulangerie. Nous avons pu réussir cet exploit de la façon suivante ;

Nous étant appropriés le mieux possible, et avoir rasé, sans savon, une barbe de 12 jours, nous décidons donc de tenter notre chance dans un petit village.

Vers les 11 heures, en tenue de soldat français, muni d'un de nos sacs, d'un pas bien assuré, nous gagnons ce village, distant d'un kilomètre environ de la forêt.

Dans notre fort intérieur, nous n'étions pas très rassurés, mais faisons entière confiance aux dieux des évadés.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Une fois dans le village, où nous attirions la curiosité des habitants, nous pénétrions dans un premier magasin. Une femme, l'air un peu suffoqué, nous accueillit par un très grand salut "hitlérien" auquel je répondis par "Bonjour madame"

Jean, parlant un peu l'allemand, lui expliqua : "qu'étant venus en corvée avec 12 camarades livrer des matériaux dans l'usine à proximité du village, la sentinelle nous avait autorisé d'acheter du pain pour tous ". Cette commerçante nous répondit "qu'elle n'en vendait pas, mais de nous adresser à la boulangerie d'en face ".

Dans ce nouveau magasin, nous recommencions notre histoire. La boulangère, personne d'une soixantaine d'années, pas trop méfiante, nous vendit les 12 kilos que nous demandions, auxquels elle ajouta des petits pains tout chauds et croustillants. Pendant que nous enfouissions le pain dans le sac, Jean continuait de donner des explications, tout en s'embrouillant dans les marks de camps et marks civils pour régler.

Nous pouvions enfin sortir de ce magasin, poussant un soupir de soulagement, portant le sac chacun d'un côté.

Il était midi, beaucoup d'habitants circulant dans la rue nous regardaient toujours avec la même curiosité. Là ... une nouvelle émotion! ... Une petite fille nous court après, nous rattrape, en nous rapportant de l'argent trop versé, plus deux petits pains... Ouf !

Par contre, nous lions conversation avec un P.G. conduisant un attelage, et lui demandons de nous guider jusqu'à la sortie du village, tout en lui expliquant notre situation. Il entra dans notre jeu et nous accompagna jusqu'aux champs... Merci à lui ...

Heureusement, une forte averse se mit à tomber, qui fit rentrer chez eux tous les curieux. Tout en cheminant en direction de la forêt, nous dépannâmes même un paysan, dont la charrette s'était embourbée. Il ne fut pas avare de remerciements, et regrettât même de ne pouvoir nous offrir des cigarettes !

Le coup avait réussi à merveille, et nous aurions cru rêver si la faim ne nous avait pas tenaillés. Depuis plus de 24 heures, nous n'avions rien absorbé. Ce jour-là, nous ne respectons pas le rationnement, mangeant chacun un pain frais, accommodé de confiture de marrons. Ce fut le plus beau repas de toute notre évasion.

Puis, fier de notre exploit, l'estomac bien rempli, tellement heureux de vivre, nous nous sommes promenés dans la forêt, comme des gamins. Mais une chaude alerte nous rappela à la réalité. Nous faillîmes être surpris par des femmes et enfants qui ramassaient du bois mort. Ce n'est que par un plat ventre magistral que nous avons évité leur regard, et pu nous éloigner en rampant.

Au soleil couchant, nous reprenions notre marche à l'étoile, chemin toujours semé, d'incidents, car nous traversions une région accidentée, nous obligeant à suivre les routes où nous pouvions faire de mauvaises rencontres. Mauvaises rencontres, telle que celle de 2 soldats, que nous ne pûmes éviter, qu'en faisant un rapide écart ... dans une rivière ... n'ayant pas d'autres possibilités, car d'un côté la montagne, le rocher, et de l'autre, cette rivière. J'étais dans l'eau jusqu'au ventre, soutenant mon camarade allongé contre la berge. - Tout se passa bien, mais quel bain ! ...



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Un dimanche soir, nous fut aussi désagréable qu'humide. Dans la journée, pour la première fois où nous ne couchions pas dans la nature, nous nous étions bien reposés dans une cabane confortable, à moitié remplie de feuilles sèches, ayant pu dormir sans arrêt, de 6 heures à 20 heures, d'un bon sommeil réparateur, qui de plus, nous avait évité de manger.

Ne voulant pas dès le départ traverser un village assez important, nous le contournions, mais la nuit aidant, nous nous sommes égarés dans des marécages, pataugeant ainsi jusqu'à minuit, avec de l'eau jusqu'à mi-cuisses sans pouvoir trouver d'autre issue, que celle de passer dans le village.

Traversée de village dont nous avons la hantise, car dès y avoir pénétrés, nous étions automatiquement salués et accompagnés par les aboiements des chiens. Drôle de concert, provoquant suivant l'heure, l'ouverture de quelques portes ou fenêtres. L'horaire le plus favorable était de 1 heure à quatre heures; en dehors de ces heures, il y avait toujours danger.

Il fallut donc traverser ce village, village comme d'habitude tout en longueur. De plus, les habitants se couchant tard le dimanche soir, nous étions à la merci d'une désagréable rencontre, qui ne manquât pas de se produire.

Devant un café, nous tombions sur un groupe d'hommes peu sympathiques, mais courageux du fait qu'ils étaient plusieurs. Nous ayant reconnus et interpellés, notre seule réponse fut de prendre le large en courant. Heureusement, nous étions près de la sortie, et pouvions gagner les champs d'où après quelques reptations savantes dont nous avons l'habitude, nous nous trouvions en sécurité, mais l'alerte avait été chaude.

La journée de plus fortes émotions, fut sans conteste, celle que nous avons passée dans la plaine de NORDLINGEN,

Nous arrivions dans ce secteur, par un matin de brouillard et de gelée blanche; malgré avoir poussé des pointes dans toutes les directions, nous fut impossible de trouver refuge dans une forêt.

La situation était critique, car l'heure avançait et nous avions peur que le brouillard se levant d'un seul coup, le grand jour nous surprenne en plein découvert.

Nous envisagions d'être obligés de nous cacher dans les sillons d'une terre labourée, en nous recouvrant d'herbes sèches,

Finalement, nous prenions la décision d'utiliser un séchoir de foin, genre d'échelle double, mais malheureusement, en guise de foin, il n'y avait que quelques ajoncs secs et déposés sur les barreaux. Nous en disposions d'autres en plus, pas trop, pour ne pas attirer l'attention des paysans; puis, nous nous allongions sous ce très précaire abri, notre camouflage étant complété par la couleur kaki de nos uniformes.

Ainsi installés ! ... pour toute une journée ... nous attendions les événements, pas tellement rassurés, car nous entendions les bruits d'un va et vient important sur un chemin que nous ne pouvions distinguer, par suite du brouillard.

Vers les huit heures, ce brouillard disparut et fit place à un beau soleil. La situation était vraiment sérieuse. Nous étions en plein découvert, à 300 mètres d'un village et à 60 mètres d'une route très passagère.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

Cette situation s'aggrava encore dans l'après-midi, car des femmes et des enfants vinrent dans les champs où nous étions camouflés, pour ratisser les ajoncs.

Nous restions ainsi immobiles inquiets, prêts à détalier, au dernier moment.

Nous n'avons jamais compris, pourquoi nous ne fûmes pas découverts ? Ces gens tournèrent très près de notre abri, entassant les ajoncs, et de plus, sur le soir, une charrette vint, faire le chargement, son conducteur passant à moins de cinq mètres de nous.

Pendant toute cette journée mémorable Jean me répétais sans cesse Nous en sortirons car nous sommes sur le champ de bataille de NORDLINGEN. Condé, Turenne y vainquirent. Les armées Napoléoniennes y rossèrent les Autrichiens - Et les grognards qui y reposent sous nous nous protégeront.

Il me racontait cette bataille, avec force détails, comme s'il y avait été lui-même.

Effectivement, en plein champ se dresse un monument commémoratif, sur lequel est inscrit en Français le fait d'armes de ces victoires. Nous nous sommes mis au garde à vous, saluant et remerciant ceux qui nous avaient ainsi protégés.

Nous poursuivions notre route, souvent parsemée d'incidents plus ou moins cocasses ou dangereux, dus non seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes sauvages.

Une journée, alors que nous nous reposions, j'étais mis en éveil par un bruit de trot, provoqué par deux chevreuils qui se suivaient, et nous étions couchés sur leur passage habituel. Le premier nous a sautés tranquillement, quant au second, que j'aurais pu toucher, il s'est comme envolé au-dessus d'un buisson, dans un bon extraordinaire. Certainement lui aussi avait eu peur.

Un autre jour, nous étions assis, faisant toilette, l'un tenant un petit miroir de poche, l'autre se raclant la barbe, sans savon évidemment, histoire d'enlever le plus gros, lorsque nous entendons les pas feutrés d'un animal, qui marchait, s'arrêtait, repartait, et surtout se rapprochait.

Nous pensions de suite à un chien ? Chien policier certainement. Nous ne bougions plus et arrêtons notre respiration... Qu'elle ne fut pas notre surprise de voir, à quelques mètres, un superbe renard, nous observant. Nous le regardions quelques instants, et ... hop ! Sur un de nos geste, il se sauva beaucoup plus rapidement qu'il n'était arrivé.

La nuit aussi, nous avons des émotions fortes, provoquées par les démarrages secs, de chevreuils ou autres bêtes, que nous dérangions dans leur repos, et qui, par curiosité, attendaient le dernier moment pour s'éclipser.

Cette présence d'animaux nous avait incités à essayer d'en tuer, non par plaisir, mais par nécessité, car nos réserves s'amenuisaient à nouveau. Aussi dès le petit jour, armés d'un bâton au bout duquel nous avions fixé notre couteau, nous tâchions de nous emparer d'un gibier. Mais sans y parvenir Malheureusement ! Pourtant, les chevreuils ne manquaient pas. Nous les voyions tous les matins nombreux, par hardes entières, en train de pâturer ou de manger les premières pousses, en bordure des forêts.

Ils ne se laissaient pas approcher, et nous ne pouvions que les imiter, en ramassant des salades sauvages, pissenlits, que nous mettions dans nos calots et nos poches, avant de nous endormir dans un premier



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

fourré, car nous tombions de fatigue. Il nous arrivait même de ne pas avoir la force de nous défaire de notre sac, et de dormir de suite sur un tel oreiller

Ce premier sommeil ne durait pas plus d'une heure car le froid matinal nous saisissait; alors nous avions tout le temps de nettoyer notre salade, brin par brin, et de la manger ainsi, sans la laver, faisant durer le plaisir,

Nous nous rendions bien compte que si un évènement heureux n'arrivait pas, jamais nous ne pourrions tenir encore longtemps, tellement nous étions affaiblis et fatigués.

Malgré tout, nous poursuivions notre route, mais ayant observé que notre position était trop située au Nord, nous envisagions, plutôt que de gagner la Suisse, de tenter de traverser le Rhin, par le pont de chemin de fer de BREISACH face à COLMAR et une fois en Alsace, d'essayer de nous débrouiller avec les civils

Mais hélas ! Un gravé incident survint.

La nuit du 29 Avril fut terrible (nous marchions depuis le 5). Temps épouvantable, bourrasque, pluie, neige, terrain accidenté, nuit très noire, nous nous perdions dans les forêts, butant contre les arbres, ne trouvant d'autre issue que de revenir sur nos pas et de perdre ainsi du terrain.

De plus, cette date était celle de mon anniversaire, le 31^{ème}, nous avions souhaité celui de Jean, le vingtième, deux mois avant. Cette nuit, là, j'étais complètement démoralisé, j'avais même mangé d'un seul coup la dernière moitié d'une tablette de chocolat, tout ce qui me restait de réserve, au grand émoi de mon camarade, car nous nous surveillions, nous empêchant de consommer de nos vivres, plus que la ration fixée. Mais j'étais tourmenté, inquiet, fatigué, usé. Ce jour avait été aussi celui de la mort de ma mère, décès que je n'ai appris qu'au mois de Juillet, mais dont j'avais fait le rapprochement par la suite.

Devant cet état de lassitude, nous décidions de coucher au sec, dans une grange, une baraque quelconque, pour dormir 24 ou 48 heures, le plus longtemps possible, de façon à récupérer.

Au matin du 30, nous repérons un grand bâtiment, isolé, au milieu des champs, à plus d'un kilomètre d'un village (ce village est PFRONSTETTEN, région de FRIBOURG en BRISGAU). Après en avoir fait le tour prudemment, nous pénétrons assez facilement par une fenêtre. C'est une bergerie, le lieu est accueillant, car il y fait relativement bon. Nous découvrons des sacs d'avoine; sans perdre un instant, nous en mangeons à pleines mains, et en remplissons nos poches et calots, avant de nous enfouir dans un énorme tas de bottes de paille tenant tout le fond du local. Là, nous nous endormons d'un sommeil profond.

Vers midi, deux bergers amèneront un impressionnant troupeau de moutons, pour leur faire manger de l'avoine et revinrent les chercher une heure après, sauf un blessé à une patte, quelle aubaine pour nous !

Nous décidons de le tuer et de le dépouiller sur place, mais pas avant l'heure du départ, vers 19 heures. Mais c'est long d'attendre lorsque la faim -vous tenaille.

Enfin, après une discussion serrée, Jean affirmant que le troupeau ne rentrerait pas le soir, couchant dehors, etc ... Moi, maintenant le contraire, et là, j'avais raison. Nous décidons d'abattre ce pauvre mouton à 17 h 30, pour avoir le temps de le dépecer, de le découper, et de le mettre dans mon sac. Le peu de chose qu'il contient étant mis dans celui de Jean.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

La mise à mort fut rapide, nous étions armés chacun d'un bâton récupéré sur place. Le pauvre mouton courait en tous sens et bêlait tristement surtout que mon camarade l'avait déjà fortement touché sur les reins. Je mis rapidement fin à ce supplice, on ajustant bien comme il faut, un coup derrière les oreilles.

Nous le portions sur un tas de paille et pour le saigner, je lui tranchais la gorge, mais tellement fortement, que je lui coupais la tête. Nous bûmes du sang, et commençons le dépeçage. Lorsque ... catastrophe ! ... Nous entendîmes les bêlements et piétinements du troupeau, qui était de retour.

Nous cachions la bête et nous nous camouflions le plus rapidement possible, mais pas assez, car le berger ayant vu bouger dans la paille, commença l'inspection, accompagné de son chien.

Il nous marchait dessus, nous ne bougions pas, jusqu'au moment, ou nous sentîmes d'un peu trop près la gueule du chien. Nous nous dégageons de la paille au grand étonnement du berger qui se ressaisit vivement, bien protégé, par son énorme chien, qui lui, n'était pas du tout affolé, et nous le faisait bien comprendre.

Jean essaya de prendre l'homme par les sentiments en lui expliquant qu'ayant beaucoup de marks, nous pouvions largement l'indemniser. Mais, rien n'y fit, les discours furent inutiles, surtout qu'il portait fréquemment la main à sa poche revolver, geste auquel nous ne nous laissons pas prendre. Sans le chien, nous aurions pu le faire prisonnier. Mais nous estimions qu'une fois dehors, nous regagnerions notre liberté avec nos jambes.

La décision fut prise ainsi. Une fois la porte franchie, nous démarrions d'un seul coup. Le terrain en pente nous facilitait la course. Mais je fus rapidement rattrapé par le chien, qui me fit tomber, et me mordit dans le dos. Je me mis en boule, en attendant d'être dévoré; la bête me lâcha et courut après mon camarade qui avait déjà pris une certaine avance. De nouveau, je repartis et gagnais la forêt, où j'ai eu la grande peine de voir Jean LAGAILLARDE, immobilisé à la jambe par la gueule du chien, et le berger armé d'une fourche le maintenait les bras levés.

Je m'enfonçais dans les bois, physiquement et moralement anéanti, n'ayant que mon sac et bidon vides. Je m'arrêtais épuisé; toutes sortes d'idées entremêlées me passaient par la tête.

Du fait que j'étais indemne et en liberté, ne pouvant être d'aucun secours à mon camarade, il ne me restait qu'une seule chose à faire : celle de continuer ma route.

Après avoir erré longtemps, le hasard du chemin me ramena en pleine nuit, à la bergerie. Je croyais rêver en me trouvant en ce lieu, mais la réalité était bien telle. J'étais affamé, et n'avais aucun vivre. Une solution s'offrait ? Récupérer le mouton, enfoui sous les bottes de paille.

Ayant fait prudemment le tour de la bergerie, je pénétrais à l'intérieur où le troupeau endormi dégageait une bonne chaleur. Je marchais bien sur quelques moutons, et retrouvais la pauvre innocente victime ... il me fallut un grand effort de volonté pour ne pas me laisser gagner par l'ambiance de repos et de calme qui régnait dans la bergerie. Qu'il aurait été bon de m'allonger et de dormir sur cette bonne paille ! ...

Je retrouvais et emportais la bête. Je terminais le dépeçage à l'orée d'un bois, et ne conservais que les quatre membres et la selle, ayant mangé le foie cru.

'-----



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Cette nuit, je ne fis que très peu de chemin, souffrant atrocement de la soif, que je ne pouvais étancher, même en buvant l'eau des chemins; car il s'était mis à pleuvoir, j'essayais même de me désaltérer sous les gouttières, acrobatie difficile, surtout la nuit, car l'eau vous tombe sur la figure ou dans le cou, mais jamais dans la bouche. Je me souviens même d'avoir à plat ventre, trempé mes lèvres dans du purin, prenant cela pour une mare, l'odeur aurait dû m'en avertir, mais dans un état de grande fatigue, on ne sent plus rien.

Le matin, premier mai, pensant qu'il n'y avait personne dans les bois, puisque c'était fête et après avoir dormi quelques heures, j'entrepris de faire cuire mon mouton ... à la broche... broche en bois, n'en ayant pas d'autre évidemment, que j'étais obligé de remplacer fréquemment.

Je réussis à faire un feu doux, sans fumée, ayant eu l'expérience, au fameux kommando 1504, de bûcheron où nous apprenions à faire du feu sans fumée.

Je mis beaucoup de temps pour faire cuire convenablement toute la viande; j'en dévorais quelques morceaux malgré une soif atroce, soif qui ne faisait qu'empirer au contact du feu.

La nuit suivante, je ne fis encore que quelques kilomètres, car je ne pouvais récupérer mes forces, malgré la bonne nourriture. Je ne pensais qu'à trouver une nouvelle grange, un peu de paille, et dormir, dormir ...

Le matin, je trouvais une petite cabane de garde forestier. J'hésitais avant d'utiliser ce refuge, car je pouvais bien avoir une mauvaise visite dans la journée.

Après une heure d'efforts, ayant même tenté de passer par le toit, je réussis à ouvrir un volet et brisant un carreau, tout en me coupant fortement la main, Je pénétrais dans l'unique pièce meublée simplement d'un poêle et d'une chaise.

Je couchais sur le plancher, d'un confort très appréciable, par rapport au sol humide des forêts. Je dormis toute la journée et le soir, puis je m'en allais seul, très seul... Je ne pouvais m'habituer à cet état, il m'arrivait même de parler à Jean, comme s'il était près de moi.

C'était une lutte morale très dure à supporter. De plus, étant dans un état physique déplorable, je ne pouvais faire que de courts trajets, d'un quart ou d'une demi-heure.- m'arrêtant, m'endormant, pour me réveiller sursaut, sans savoir où j'étais.

Je me souviens qu'une fois, m'étant écarté de la route, pour éviter quelque rencontre, je m'endormis dans un terrain, et ne dû, qu'à une chance extraordinaire de ne pas me tuer en me réveillant, car j'étais couché au bord d'une carrière, d'un à pic de dix mètres au moins, que je n'avais pas vu évidemment.

Je marchais ainsi les nuits, comme un somnambule, me rendant bien compte, qu'il me faudrait une chance extraordinaire pour atteindre la frontière suisse.

Car après l'incident de la bergerie, j'avais repris la direction Sud-Ouest, ne pensant pas avoir assez de force pour traverser la forêt noire.

Je situais la frontière Suisse encore à une huitaine de nuits de marche Il ne m'en aurait pas fallu autant si j'avais pu tenir la cadence de 15 à 20 kilomètres que nous avons parcouru en moyenne, par étape, jusque-là, mais j'étais usé.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Dans la nuit du 5 Mai, en pénétrant dans un village, je suis ébloui par des phares de voitures, de motos, et réalise que je m'engage dans un cantonnement de soldats, s'apprêtant au départ.

J'essaye de passer tout de même; quelques-uns m'interpellent, et je suis reconnu comme prisonnier français. Je me sauve en courant, tout en cherchant une issue, issue qui se présente sur ma droite, par une petite ruelle au bout de laquelle se trouve une cabane d'odeur suffocante, où je puis entrer sans difficulté.

C'est une cabane à cochons, à deux compartiments, séparés par une cloison, haute d'un mètre, d'un Côté deux bêtes, et de l'autre, du fumier, dans lequel je me trouve.

Je n'ai donc qu'une chose à faire; attendre car dans la grand rue, il y a toujours le branlebas de combat.- Puis, évidemment, je m'endors, étant tellement fatigué.

Vers les six heures, je suis réveillé par le paysan qui vient s'occuper de ses porcs. Je me fais le plus petit possible, en m'allongeant sur le fumier tout contre la cloison. L'homme nettoie, me jetant dessus toutes les saletés, mais qu'importe, sinon de ne pas être vu. Puis, il s'en va, revient, donne à manger et referme la porte.

Je pense m'être encore tiré d'affaires mais un quart d'heure après, j'entends des bruits de bottes dans la ruelle et la porte s'ouvre, je suis pris.

Je dois avoir une drôle de tête et d'allure, car le paysans et les deux soldats qui l'accompagnent ont l'air plus que surpris, suffoqués. Le civil commence à me frapper à coups de bâton, mais les soldats l'arrêtent m'aident à me lever, et m'emmènent à leur poste de garde.

Là, ils eurent pitié de moi, me font asseoir, m'offrent du café, il y avait un mois que je n'avais bu de boisson chaude, quel délice ! ... Puis, ils me questionnent. Je leur explique tant bien que mal, en petit nègre, que je me suis évadé le 5 Avril près de la frontière Tchèque, à pied, ils en sont très étonnés, me font comprendre que je ne suis qu'à environ quarante kilomètres de la Suisse, mais que la région étant occupée par des troupes en manœuvre, il aurait été très difficile de passer.

Le village SPAICHINGEN, au Nord de TUTTLINGEN était rapidement mis au courant de ma reprise, et lorsqu'un gendarme m'ayant pris en charge, me fit traverser le pays, pour m'emmener à la mairie, étais-je l'objet de la curiosité des habitants, curiosité non dépourvue de pitié, vu mon état physique et vestimentaire.

Je subis donc à la mairie mon premier interrogatoire officiel, et une première fouille. Le Schupo est très intrigué par le gigot et l'épaule restés de mon mouton. J'ai beau lui expliquer à ma façon que c'est du chevreuil, il ne comprend rien et va quérir l'interprète du kommando du P.G. du village.

Ce camarade avec qui je peux enfin parler et m'expliquer clairement est aussi fort surpris de me voir dans un état pareil ! ... et traduit ma version du chevreuil blessé, trouvé en forêt.

Le gendarme ne veut pas l'admettre, tape son rapport à la machine, et m'amène au Kommando , où je suis enfermé.

Là, je me débarrasse des restants du mouton en pensant aux futurs interrogatoires et trouve dans les musettes des camarades quelques vivres, du pain, du chocolat, des cigarettes, mais je n'ai même plus la force d'en profiter, ne pensant qu'à me reposer sur un lit.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

Une sentinelle vint me réveiller, pour m'emmener en train, à SCHENNINGEN; site ville distante de 20 km pour subir un nouvel interrogatoire, cette fois par des policiers civils.

Ils me posent beaucoup de questions, me parlent de la guerre, de Churchill, de Daladier, etc... puis me mettent en cellule où je puis, sans bien réaliser tout ce qui vient de m'arriver, enfin dormir dans un lieu chaud, sur une planche, couche bien plus douce que la terre gelée des forêts.

Dans l'après-midi, une belle brute de gendarme vient me tirer de mon sommeil, et après m'avoir fait balayer la cellule, nettoyer les WC, replier la couverture, le tout suivi d'un bon coup de botte, bien placé, m'accompagne au Stalag V B à VILLINGEN.

Cette première évasion vient donc de se terminer le 5 MAI. Elle a duré tout un mois, trente nuits de marche, pendant lesquelles, nous avons dû, avec mon camarade, parcourir au moins cinq cent kilomètres. Distance LYON à STRASBOURG, en passant par le Jura et les Vosges.

Je pense à des jours meilleurs pour recommencer, et, en attendant, n'aspire qu'à dormir ... dormir ... tellement je suis fatigué.

Intermède - REPRESAILLES AUX CAMPS

Au Stalag V.B. , je trouve des évadés repris en grand nombre, de différentes nationalités :Anglais, Belges, Polonais, puis des soldats en uniforme gris souris ? Je me renseigne et suis tout surpris d'apprendre que ce sont des Yougoslaves. Car durant mon évasion, ces soldats avaient commencé et terminé leur guerre.

Le lendemain de mon arrivée, je me fais porter malade, et le médecin Lieutenant français, n'hésite pas avec l'assentiment des médecins allemands, à me garder à l'infirmerie comme malade couché, car j'étais d'une rare maigre, et déficient.

Pendant plusieurs jours, je n'ai fait que dormir, mes camarades me réveillant pour me faire manger, mais très peu à la fois.

Ce n'est qu'après une quinzaine de jours que j'ai commencé à me lever, à sortir dans la cour et reprendre des forces.

Mes vêtements militaires étant dans un état d'usure totale, on m'en redonna de nouveaux : une belle tenue vert paon, ancienne tenue militaire autrichienne de la guerre de 1914, au moins de sous-officier, la veste avait une espèce de queue de pie, et quatorze poches; avec ce déguisement, je ne pouvais pas passer inaperçu en cas de nouvelle évasion.

L'idée d'évasion restant malgré ce premier échec une idée fixe, entretenue par tous les récits de mes camarades dont la presque totalité étaient des évadés repris, venant de tous les coins de la Grande Allemagne et ayant échoué à la frontière, ou presque. Ils pouvaient donc me donner des renseignements très importants.

C'est ainsi que je notais de nombreux détails de frontières, des boucles de Schaffouse ou de Singen. Celle de Schaffouse étant parait-il La plus franchissable.

Pour moi, ces enclaves suisses, au nord du Rhin, en territoire allemand étaient une révélation, car avec mon camarade LAGAILLARDE, lors de notre départ, nous n'avions aucune idée bien précise de l'endroit et de la façon dont nous aurions pu franchir la frontière Suisse, si nous l'avions atteinte.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

Je rassemblais donc, à ce Stalag, le plus de renseignements possible, quoique certains camarades gardaient leur secret de passage, où ils avaient échoué, bien souvent pour un détail.

J'ai écrit à ma femme pour la mettre au courant de mon échec et la rassurer sur mon sort, car d'après mes lettres, elle se doutait bien que je m'évaderaï.

Puis, pour la tranquilliser sur mon état d'esprit, je lui demandais de me faire parvenir pour la prochaine tentative une carte frontière du nord du lac de Constance, une paire de bottes en caoutchouc, un foulard imprimé genre tyrolien, ainsi qu'un sac tyrolien.

Il faut dire que dans notre correspondance, nous utilisons un code simple, consistant à pointer des mots, qui, une fois assemblés, formaient une phrase différente.

Mon séjour se prolongea jusqu'au 31 MAI, jour où un sous-officier assez sympathique vient me prendre en charge, pour me ramener à mon stalag le XIII A.

Ce retour ne me faisait pas du tout sourire, songeant aux nombreux kilomètres à refaire. Aussi, j'envisageais de lui fausser compagnie, mais il fallait une occasion, occasion qui se présenta à la gare de WILLINGEN.

Au moment où mon ange gardien prend les billets, je m'efface discrètement et mélangés aux civils, tache de gagner la sortie; mais, vu mon uniforme, je ne pouvais pas faire grand'chose; il aurait fallu que je me trouve dehors et tente ma chance en essayant, en courant de gagner les bois les plus proches.

Mon sous-officier ayant vu mon manège me rejoint, revolver au poing. Cette tentative d'évasion était manquée. J'aurais mieux fait d'attendre d'être dans le train, d'où il aurait été plus facile de sauter en marche, les wagons étant en plate-forme.

Cette tentative me valut un traitement spécial, c'est-à-dire que dans la soirée de ce samedi 31 mai, veille de Pentecôte, mon gardien me descendit en gare d'une petite ville, et me remit à la gendarmerie, où une cellule m'accueillit, meublée : d'une planche, d'une couverture, d'un robinet d'eau potable et d'un W.C.

Je suis resté enfermé jusqu'au mardi matin, sans aucune nourriture que je réclamaï au surveillant, venant deux fois par jour, voir simplement par le juda, si je me portais bien ! ...

Aussi, lorsqu'une nouvelle sentinelle vint me chercher pour me mener au terme de mon voyage, j'étais à nouveau complètement anéanti. Je lui ai expliqué que je n'avais rien mangé depuis soixante heures, et il me laissa acheter du pain.

En gare de NUREMBERG, pour le changement de train, je fus de nouveau enfermé, dans une salle d'attente pour P.G. où un camarade en transfert de kommando vint me rejoindre. Sa musette était bourrée de vivres, pain, lard, chocolat, œuf, cigarettes. J'échangeais un peu de ravitaillement contre des tuyaux de frontière. Si bien que lorsque mon ange gardien revint me chercher, il me trouva seul, comme il m'avait laissé, mais en train de manger, et mes poches bourrées. Je crois qu'il n'a pas encore compris ...

J'ai donc rejoint le camp du Stalag XIII A à ULZDACH – ROSEMBERG mardi 3 Juin dans l'après-midi, où j'appris que mon camarade d'évasion Jean LAGAILLARDE était en cellule, à la prison de NUREMBERG, mais n'avait rien avoué au sujet de la disparition du mouton.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Car pour revenir au moment où le berger aidé de son chien, l'avait repris, il faut dire que celui-ci s'était bien aperçu de la disparition de son agneau blessé.

Aussi, le lendemain, assisté d'un gendarme l'avait-il obligé à retourner tout le grand tas de paille, pensant trouver le corps de la victime, mais ne découvrit que la tête que j'avais abandonnée.

C'est donc muni de ce renseignement que dans la soirée, je subis un nouvel interrogatoire du capitaine de justice, enchanté de m'avoir à sa merci.

De suite, il me parla du mouton, que j'avais volé, tué, crime grave passible du tribunal Civil et d'au moins cinq ans de prison. Je pris l'entière responsabilité de ce soit disant crime, dégageant ainsi mon ami, mais refusais d'accepter le point de vue du capitaine. Prétextant et faisant appel aux termes de la convention de Genève, qu'étant en cours d'évasion, je n'avais fait qu'emprunter ce mouton pour me nourrir et que je désirais dédommager le fermier avec l'argent que j'avais déposé au Stalag (argent qui s'y trouve toujours et dont j'ai le reçu). L'officier se mit en colère, me frappa de deux coups de cravache en pleine figure, et me renvoya à la baraque de la Compagnie de discipline, en me disant qu'il veillerait sur moi, tout particulièrement ...

A cette baraque, commandée par un sous-officier Polonais, qui, pour conserver sa place, y faisait régner une dure discipline, que nous acception avec une grande compréhension; j'ai trouvé de très bons camarades, évadés, repris, ou ayant sur la conscience quelques fautes envers le Grand Reich Hitlérien.

Nous nous entendions tous très bien et supportions fièrement les vexations et punitions journalières. La plus spectaculaire avait lieu après le rassemblement du soir et consistait à faire plusieurs fois le tour de la cour au pas de gymnastique, ou à ramper, ou à quatre pattes, debout, couché, etc ... le tout agrémenté de forts coups de gueule et de coups de cravache.

Le surlendemain de mon arrivée, le 5 Juin, il y avait inauguration des douze cellules de la prison du camp - J'étais désigné tout particulièrement comme prévu, pour faire partie de la première fournée. J'occupais la N° 6, René ENTREMONT la 5, purgeait sa quatrième évasion. Il était l'ami le plus charmant, le plus sûr et le plus coriace, vis à vis des Allemands que j'ai connu au Stalag. Nous nous étions liés d'une forte amitié, et projetions ensemble, de nous évader, même du camp si nous le pouvions.

La vie en cellule, pour une période de 21 jours, n'a rien de drôle ; régime alimentaire très dur. Deux jours avec seulement 500 grammes de pain et de l'eau; troisième jour : 250 grammes de pain, accompagné à midi d'une soupe, et le soir d'un bout de saucisse.

Nous avions le temps de réfléchir et de jouer des tours aux gardiens car ayant déposé toute notre petite fortune en vivres et objets personnels dans une pièce interdite, en face des W.C. -lavabos, où nous ne pouvions aller qu'une fois par jour, après avoir été fouillés nus, enfermés dans des cellules neuves sans aucun meuble, sinon le règlementaire bas flanc, au bout de huit jours , nous arrivions à fumer, à lire, à écrire, et à jouer d'une cellule à l'autre, etc...

Evidemment, il y avait des inspections surprises, avec nouvelles fouilles du Feldwebel et même du Major du camp, brutal, prussien traditionnel au crâne rasé et portant monocle, surnommé le "Bison" qui prenait grand plaisir à entrer dans les cellules, nous faire mettre au garde à vous, lui donner nos noms et



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

matricule, motif de la punition, et nous saluait en partant par un violent coup de poing dans les côtes ou ailleurs.

Cette période de cellule se termina le 26 Juin, nous étions heureux de nous trouver à l'air libre, de pouvoir nous raser et de nous dégourdir les jambes.

Nous étions occupés à l'aménagement et à l'entretien du camp. Nous faisons tous les métiers : tour à tour nous étions terrassiers, maçons, etc ... sans oublier le plus important, la préparation de notre future évasion, chacun suivant son idée. Toutes sont bonnes, le principal étant de réussir. Pour cela, il faut une minutieuse préparation, prévoir toutes les embuches du chemin, une grande volonté et beaucoup de chance.

De mon côté, j'avais reçu de gros colis de cinq kilos, envoyés par ma femme, contenant, suivant mes conseils le plus important : bottes, sac tyrolien, foulard cachemire, carte dissimulée dans un peloton de laine et vivres.

Prévoyant de m'évader, déguisé en indigène bavarois, j'avais augmenté mon équipement par troc d'une culotte courte, faite par le tailleur français, et d'un tricot de la marine allemande, genre de pull bleu marine.

J'avais aussi un très bon renseignement de frontière "boucle de Singen" rapporté par un camarade repris à une cinquantaine de mètres de la Suisse, ayant essayé de passer en plein jour. Il avait retenu tous les détails du secteur et me les confia.

En cet été de 1941, les évasions furent nombreuses, malheureusement, les évadés repris aussi. Pour le Stalags XIII A, la proportion de réussite était de cinq pour cent, celle du Stalag V.B, non loin de la frontière de quarante pour cent.

La prison devenant insuffisante, et d'autre part, les paysans réclamant de la main-d'œuvre, il advint qu'un jour, l'officier de justice fit assembler la compagnie de discipline dans la cour, et décida de nous envoyer en kommando, quitte à nous faire accomplir nos punitions plus tard, si nous l'étions pas de bons travailleurs.

Tous furent rendus à la vie normale de prisonniers, tous, sauf deux René ENTREMONT et moi-même. ENTREMONT avait à terminer de payer ses quatre évasions, avec emprunts de vélo, de vêtements civils, de délits de route. Quant à moi, j'avais mon histoire du mouton, pour laquelle la peine n'était pas encore définie.

ENTREMONT ayant demandé la parole, proposa au capitaine de justice de lui permettre de s'engager dans l'armée française en Syrie, pour combattre les Anglais. La question était assez subtile, car les Allemands, par affiche et par radio, ne cessaient de nous rappeler l'affaire de "Mers-El-Kébir".

L'officier répondit que ce cas n'était pas prévu. Il nous proposa tous deux, par contre, de lui promettre de ne plus tenter de nous évader, promesse qui lui permettrait de nous envoyer aussi en kommando.

A notre tour, nous étions bien embarrassés, mais acceptions tout de même, en pensant bien que si nous ne tenions pas notre engagement, il ne s'agirait plus de se faire reprendre. Le capitaine nous fit sortir des rangs, et nous serra la main, pour sceller ainsi ce serment. Nous avons donné "notre parole d'honneur", cela fait un drôle d'effet ...



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

Tous mes camarades furent donc envoyés en kommando de travail, excepté le Polonais, chef de Compagnie et moi. Ceci se passait fin Juillet. Au bout de trois jours, j'en vis revenir quelques-uns, qui déjà s'étaient évadés et avaient été repris au départ. Puis ensuite mon ami ENTREMONT réintégra le camp. Il s'était évidemment enfui, et sa malchance le poursuivant, il fut surpris, pourtant bien caché dans les rochers, par des ramasseurs de champignons.

Son cas fut jugé très rapidement, et il entra immédiatement en cellule, avec motif assez grave. Je le ravitaillais de mon mieux, soit par une ficelle qu'il laissait pendre de son imposte, ou au moment de la distribution de nourriture, en prenant la place du cuisinier désigné; tout cela avec les ruses des habitués de prison.

J'attendais toujours mon départ, quand un soir on m'annonce que j'entre à nouveau en cellule. J'interviens auprès de l'homme de confiance lui rappelant que j'étais amnistié, ayant promis de ne pas m'évader, etc...

Finalement, je demande le rapport du Colonel.

Il ne me fit pas savoir, mais me fit savoir par un de ses officiers, qu'il m'avait évité de passer en jugement, au tribunal civil, pour le délit du mouton, mais par contre, je devais encore accomplir la peine, de vingt et un jours de cellule. Je lui fis aussi demander de bien vouloir me relever de mon serment, de ne plus m'évader. Il accepta, en ajoutant que les évadés étaient toujours repris.

'-----

Je retrouvais donc mon ami ENTREMONT pour ce second séjour à l'ombre, pendant lequel il y eut l'arrivée de deux camarades, VOGLIMACCI et NAVEL qui s'étaient autorisés de s'évader en civil, du camp même, et d'aller prendre tranquillement le train. Ils ne furent repris qu'à la frontière, quarante-huit heures après; ayant été cernés et tirés en plein jour, ils avaient vraiment pris de gros risques.

Cette évasion du camp, leur valut 21 jours de cachot, c'est-à-dire dans le noir, et interdiction de sortir, régime de détention très dur. NIVEL occupait la cellule face à la mienne. J'ai pu lui faire parvenir de quoi fumer, je soufflais à l'aide d'un petit cornet passé dans l'œilleton de ma porte, des petites boulettes de papier, contenant : feuilles, tabac, bouts d'allumettes, qui tombaient sur un journal, glissé sous sa porte. Evidemment, le manège fut découvert; occasion d'un nettoyage complet des cellules avec accompagnement des grands airs Teutons.

Ce séjour assez pénible se termina le 3 Septembre. J'évacuais les lieux, non sans avoir reçu les recommandations particulières du sous-officier MENHARD, de ne plus m'évader, d'être docile, gentil, bon travailleur, de façon à ne plus me revoir "dans la baraque" !

Je quittais le camp le 5, avec les vœux de réussite et les encouragements de mes compagnons pour rejoindre un kommando de culture N° 3155 à HANKOFEN, exactement ce qu'il me fallait pour m'évader sans difficulté.

Le voyage se passa bien. Je partageais même une boîte de sardines avec mon ange gardien. Je descendis à la gare de OSTERHOFEN distante de quelques kilomètres de mon village, que je fis en carriole, en compagnie d'un civil et de la sentinelle du kommando.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Après renseignements, je me trouvais entre STRAUBING et PASSAU, au Sud du Danube, non loin des frontières Tchécoslovaques et Autrichienne. La région était belle, mais je n'avais nulle envie d'y séjourner, envisageant même de prendre la route le lendemain. Mais il était plus sage d'attendre quelques jours, nécessaires pour récupérer mes forces perdues, pendant cette longue période de cinq mois, passée en évasion très pénible, Compagnie de discipline, dont quarante-deux jours de cellule.

Dans ce nouveau kommando, je trouvais une quinzaine de camarades sympathiques. Nous couchions dans une salle de café, aménagée en dortoir, gardée par une seule sentinelle, se prenant au sérieux, et faisant respecter le règlement plus qu'à la lettre.

J'eus avec ce gardien quelques accrochages, notamment au sujet du portrait d'Hitler, qui trônait dans notre chambrée. Lui ayant fait remarquer que nous n'en avions que faire, je le dépendis et lui remis dans les mains, pour qu'il l'emporte ailleurs. Puis à propos d'un avis affiché stipulant que les évadés repris étaient fusillés; je lui expliquais que ce n'était nullement prévu dans la convention de Genève, et qu'en ce qui me concernait, je me portais bien, malgré mes évasions, et que j'avais bien idée de recommencer.

Un matin, je me découvris une maladie et refusai d'aller travailler. Il me menaçait de sa baïonnette, mais je ne cédai pas et lui demandai d'aller chercher un médecin. Il m'obligea à prendre ma température et que si je n'en avais pas, cela allait barder. Le thermomètre ne monta pas plus qu'à 37°, et malgré ses brutalités, coups de gueule, je lui fis admettre d'aller chez un docteur, prétextant qu'ayant eu des coliques hépatiques, je souffrais des reins, etc ...

Il accepta, et l'après-midi, nous nous rendions tous deux au village voisin, promenade bucolique à travers la campagne et la forêt. Evidemment, le médecin civil ne me reconnut pas malade, et conclut que je pouvais bien travailler. De toutes les façons, j'avais passé une bonne journée, je m'étais bien détendu et amusé.

Suivant mon habitude de prisonnier, je ne me fatiguais guère au travail, et, ironie du sort, je remplaçais un évadé dans une petite ferme.

Cette ferme était tenue par une femme d'une quarantaine d'années, ayant deux enfants en bas âge; il y avait aussi le grand-père, et une jeune fille maigrelette de treize ans. Le mari était en occupation à ROYAN, et envoyait café et ravitaillement. Si bien qu'avec mes colis, les œufs que je dénichais, j'ai pu faire un peu de suralimentation.

Les habitants du village étaient de braves paysans, aimant bien les Français, et comme nouvel arrivant, j'avais mon petit succès. Le pays étant très catholiques, je me faisais un devoir d'entrer tous les matins à l'église et de bien respecter les longues prières, d'avant et d'après les repas,

Il est évident que si le démon de l'évasion ne m'avait pas hanté, je me serais bien adapté à la vie commune. Je passais donc dans les meilleures conditions possibles, en ce charmant village d'HANKOFEN la période du 5 au 14 Septembre.

Je fis aussi quelques emplettes, dans l'unique magasin : lampe de poche électrique, couteau, ficelle, et tous menus objets couvant être utiles pour une longue route.

Après m'être assuré, auprès des paysans, d'un temps beau et stable, ne voulant pas renouveler l'expérience du mois d'AVRIL, je décidais de m'en aller ...



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

DEUXIEME EVASION - du 14 au 23 Septembre 1941

Mon idée était de parcourir en vélo, les quelques cinq cent kilomètres qui me séparaient de la frontière Suisse "boucle de Singen".

Pour ce voyage, j'avais prévu deux tenues, une N° 1 pour le matin, et le soir, l'autre N° 2 pour la journée.

Celle N° 1 était composée : de bottes noires en caoutchoucs, pas très règlementaires, de pantalons bleus, d'une veste de toile, journallement frottée avec de l'herbe, pour lui donner la couleur Bavaroise, d'un beau chapeau en feutre vert, agrémenté d'une plume de paon (couvre-chef emprunté dans une armoire de ma fermière); puis, pour compléter l'ensemble, mon petit sac tyrolien au dos; donc tenue ad-hoc, grâce à la plume du parfait contremaître forestier.

L'équipement N° 2 devant être utilisé pendant la journée de 9 Heures à 17 heures, était composé : de petites chaussures, de bas montants, en grosse laine, avec pompons, d'une culotte courte, d'un tricot de la marine allemande, d'un foulard imprimé cachemire, tête nue avec cheveux très courts de ma sortie de cellule, et sur le porte-bagages, mon sac contenant bottes et vêtements de travail; cet ensemble devant donner l'allure d'un permissionnaire touriste. Je ne devais pas oublier non plus de porter mon alliance à la main droite.

A la tombée de la nuit du dimanche 14 septembre, après avoir envoyé à ma femme une petite carte pour l'avertir de mon départ, je partais de mon kommando aidé en cela par deux camarades : l'un faisant le gué à la fenêtre de la sentinelle, l'autre allant déposer mon sac près d'une meule.

Vêtu, de ma tenue N° 1 do forestier, je commençais donc ma deuxième évasion. Aux premiers instants de cette semi-liberté, le trac, une drôle d'émotion, s'empare de vous, qu'il faut vite surmonter, les embuches pouvant surgir aussitôt.

Ayant contourné le village à travers clamps et rejoint la route, ma première rencontre fut celle d'un gendarme accompagné de son chien. Je le saluais d'un naturel "gut nacht" et continuais; plus loin, un homme ayant des ennuis de chaîne de bicyclette chemina à mes côtés, entama une conversation, que je ne risquais pas d'entretenir, ne parlant pas un mot d'allemand correct.

Le premier problème à résoudre était " d'emprunter " discrètement un vélo. Pendant cette première soirée, je suis resté très longtemps caché dans le fossé de la route, près d'un café, espérant réussir l'opération, mais j'ai dû y renoncer; à tout moment, sortaient ou rentraient des clients. Finalement, j'ai continué à pied, et marché tard dans la nuit, pour aller me reposer dans une grange.

Le lendemain matin à sept heures, je repris la route et traversant un village, malgré les cordiaux "Morgen" je me rendais compte que j'étais remarqué comme un inconnu, et trouvait préférable d'utiliser les chemins de terre ou de forêt.

Dans l'après-midi, je ne pus éviter de croiser un soldat, joignant le geste à la -parole, je le saluais d'un net "Heil – Hitler" auquel il répondit; c'était vraiment le mot de passe que j'ai souvent utilisé avec succès.

Dans la soirée, vers les dix-huit heures, après avoir traversé un village, j'ai eu la chance de trouver sur le bord de la route, ce fameux vélo, tant désiré, appuyé contre un arbre. Après un rapide tour d'horizon, je



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

me rendais compte qu'il appartenait à un paysan travaillant dans les champs non loin, mais me tournant le dos, je n'hésitais pas l'enfourchais. Il n'était pas en très bon état, mais roulait tout de même.

Je ne fis que quelques kilomètres avec, car ayant pris des chemins secondaires, je terminais ma course dans une petite rivière, au bas d'une descente, la roue avant complètement faussée, en "huit". Obligé d'abandonner ce premier vélo, je continuais à pied à travers la campagne, m'étant même fourvoyé dans un secteur de postes de D. C. A.

J'ai marché à nouveau très tard dans la nuit, et étant entré dans une cour de ferme, à la recherche d'une grange pour dormir, j'eus la chance de trouver dans un hangar, deux vélos : l'un de femme l'autre d'homme avec une deuxième selle sur le cadre pour un enfant.

La chance me souriant, je repartais avec mon nouvel engin, en très bon état, et roulant bien. Je cherchais à faire le plus de chemin possible, avant le jour, lorsque je fus surpris par des motos venant en face; je n'hésitais pas une seconde et partais en vol plané de l'autre côté du talus, avec la "bécane", sans savoir où j'allais atterrir.

Je me récupérais dans un champ de luzerne, en contrebas, sans aucun mal, ni pour moi, ni pour le vélo. Je venais d'éviter deux gendarmes, qui m'auraient certainement demandé quelques explications. Après m'être remis de mon émotion, j'enlevais la petite selle, et repartais sur mon beau vélo, car le jour commençant à poindre, je m'aperçus que les roues étaient peintes noir - blanc - rouge.

Je roulais le plus rapidement possible, mais la fatigue commençant à se faire sentir, ne m'étant pas arrêté de la nuit, et de plus ne voulant pas rencontrer les premiers indigènes civils ou militaires, je décidais de me reposer.

Je gagnais donc une des granges disséminées dans les pâturages, dont le rez-de-chaussée sert d'abri aux bêtes et le premier étage d'entrepôt de fourrage. Je dormis d'un bon sommeil, et me réveillais tard dans la matinée du 16, bien reposé.

Il fallait affronter cette deuxième journée, mais cette fois, en tenue N° 2 de touriste, que j'allais utiliser pour la première fois. Je fis toilette dans un abreuvoir attenant à ma grange, et ayant nettoyé minutieusement mon vélo, fixé mon sac, contenant ma tenue N° 1, sur le porte bagage arrière, je prenais la route, en forme, détendu, mais très prudent.

Je roulais tranquillement en promeneur, n'oubliant pas d'emprunter les trottoirs cyclables dans les villes; n'ayant pas l'air de chercher mon itinéraire ; aussi, s'il m'arrivait de me tromper de direction, je ne revenais pas en arrière, ne repassant jamais deux fois aux mêmes endroits, précaution élémentaire. Je me nourrissais de pommes cueillies sur le bord des routes, je n'avais pas de pain, rien d'encombrant, mais du sucre et du chocolat ; pour boire, j'avais une gourde en aluminium d'un demi litre, j'ajoutais à l'eau de l'alcool de menthe.

Les incidents de route ne manquèrent pas, notamment, lorsqu'en tenue de forestier, en fin de soirée, je fus suivi par un homme jeune; j'essayais par deux fois de le distancer, mais il recollait aussitôt, ne cherchant pas à me dépasser. J'étais repéré. Je m'en sortais en empruntant sans hésitation un chemin conduisant à une ferme. Il ne me suivit pas, et continua.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Ayant tourné dans la cour très naturellement, comme si je m'étais trompé, je reprenais ma route, mais quelque kilomètres plus loin, je retrouvais mon homme sur le pas de sa porte. Il me reconnut, mais cette fois, j'appuyais sur les pédales et prenait suffisamment de distance pour ne pas être rejoint.

Cette nuit-là, après avoir camouflé mon vélo, dans un buisson, je dormis dans un tas de bottes de paille, dressées contre une maison côté champ. Tout aurait bien été, mais je me trouvais non loin d'un camp d'aviation, et mon sommeil fut bercé par les départs et arrivées d'avions. De plus, le matin de très bonne heure, le paysan est venu uriner contre le tas de paille, heureusement pas de mon côté, car il aurait bien pu me découvrir.

Je pris donc la sage solution de reprendre mon vélo et d'aller me camoufler dans un bois, on attendant l'heure d'utiliser ma tenue de touriste. Chemin faisant, je rencontrai des P.G. français, notamment ceux d'un kommando occupés à refaire une route; il fallut que je mette pied à terre, et sur plusieurs centaines de mètres, j'entendis de drôles de réflexions, injures, puisqu'ils me prenaient pour un planqué, et, pour ma part, jouant le jeu jusqu'au bout, je n'oubliais pas de saluer les sentinelles par des nets " Heil - Hitler" joignant toujours le geste à la parole, donnant ainsi des raisons de plus de me faire engueuler !

Il est évident qu'Hitler n'avait pas prévu que son salut, put rendre de tels services, à un évadé, car les civils et militaires se méfiaient de tous ceux qui le pratiquaient, pensant sûrement qu'ils étaient des purs du parti nazi.

Une autre fois, doublant une carriole occupée par deux français, je les saluais d'un " Bonjour les gars" et entre eux, ils se dirent "il parle bien le français celui-là ?"

Cela m'encourageait, car mon déguisement paraissait au point. Un camarade avec qui j'engageais la conversation, réagit rapidement en me disant "mais tu te débines ?" Lui ayant demandé si ma tenue n'avait rien d'anormal, il me dit: "pas du tout, on te prend pour un vrai fritz , allez vas-y , appuie, et bonne chance !" Tous hélas n'avaient pas cette mentalité.

En tenue de forestier, je m'arrête vers trois gars, qui travaillaient près de la route, pour leur demander d'aller au café restaurant, situé à un carrefour tout proche, me chercher une bouteille de bière, et une pompe, car mon pneu avant, était dégonflé. Ils me répondirent "que je n'avais qu'à y aller moi-même". Leur ayant bien précisé que je m'évadais, et ne parlais pas l'allemand, ils me rétorquèrent que je n'avais qu'à me débrouiller. Evidemment, avec des courageux pareils, il était préférable que je m'en sorte tout seul.

Il devenait indispensable que je regonfle mon vélo, ne pouvant plus rouler normalement et risquant de me faire remarquer. Je cherchais donc un vélo, cette fois sans l'intention de l'emprunter, mais muni d'une pompe.

Ce n'est que tard dans la soirée que l'occasion se présenta : un vélo contre un arbre, et, son propriétaire plus loin, dans un champ. Je lui fis comprendre, par signes, que j'avais besoin de sa pompe; il me donna la permission; aussi, gonflais-je les deux roues, et quoique ayant bien envie d'emprunter cette précieuse pompe, je la remis on place, et toujours par gestes, remerciais et saluais mon sauveur.

Aux environs de MUNICH, je fis un grand détour par le Nord, pour l'éviter, ce n'était pas facile, car toutes les routes convergeaient, vers cette capitale. Je repris mon itinéraire à LANDSBERG que je traversais vers midi ; après une forte descente, je me trouvais sur un pont enjambant la belle rivière le



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

LECH; de l'autre côté, la montée était tout aussi forte, côté que je ne pouvais faire qu'à pied, mais c'était l'heure de sortie d'une caserne ou d'un Etat-Major, et je me trouvais environné de soldats et sous-officiers de tous grades. Je revenais sur le pont pour contempler le paysage et les flots bleus transparents; mais quelques-uns de ces militaires s'arrêtèrent et certains m'adressèrent même la parole. Je passais là un bien mauvais moment.

Un matin, vers huit heures, dans la traversée d'une petite ville, j'entrais en collision avec une femme en vélo ; elle tomba; je l'aidais à se relever et redresser son vélo, tout cela sans une parole et l'air le plus penaud possible. Quant à elle, ce n'était pas pareil, son vocabulaire était nourri, si bien qu'un larron encore militaire avec de belles épauettes (il était de la musique) après avoir écouté les explications de la femme, se mit lui aussi, à m'incendier d'injures. Je croyais bien cette fois que j'étais découvert, je ne dus mon salut qu'après m'être éloigné lentement, en poussant le vélo à pied, me composant un air idiot, et ne remontant en selle que beaucoup plus loin. J'avais très peur, et m'arrêtais longtemps dans un bois pour récupérer et changer de tenue.

J'eus aussi la chance d'éviter à nouveau deux gendarmes, circulant lentement en moto, sur une route secondaire, comme il se doit, espacé Jeune centaine de mètres. Je m'étais donc arrêté dans un endroit boisé, en bordure de cette route, pour un besoin naturel, et tranquillement installé et camouflé, j'eus le plaisir de voir circuler mes deux gendarmes que j'aurais dû normalement croiser et qui n'auraient peut-être pas manqué de me demander mon identité.

Le temps se maintenant au beau, je faisais un voyage dans d'excellentes conditions, et jouissais d'un beau paysage. Si bien que six jours après mon départ, ayant traversé comme ville importante : LANDSHUT - FREISSING - DACHAU (de sinistre mémoire) - LANESBERG - MEMINGEN , je me trouvais à RAVENSBURG, à 20 kilomètres du lac de KONSTANZ, frontière suisse, et eus une hésitation est-ce que j'allais essayer de passer par le Nord ou le Sud du lac, pour entrer en Suisse ? ... Par le Nord : boucle de SINGEN - par le Sud : la principauté de LIECHTENSTEIN.

Je me laissais glisser sur une belle route en légère descente, tout en voyant se rapprocher la ville célèbre de FRIEDRISHSAFEN , et me disais : " Pourquoi ne pas tenter de traverser le lac, évidemment pas à la nage ; mais je trouverais bien une barque, et la nuit aidant, je n'aurais que quelques kilomètres à ramer, pour être en eau Suisse.

En arrivant à FRIEDRISHSAFEN , tout était à repenser , car je me trouvais dans une belle ville balnéaire, où ma tenue de forestier tranchait nettement, avec celles des élégantes. J'atteignis même les bords du lac et les baigneuses de l'époque m'ont certainement traité de "Paysan du Danube " ! et pourquoi pas ? ... Il était inutile d'insister pour le traverser. Je ne pensais qu'à une chose, retrouver mes prairies et mes forêts ! Ce soir-là, j'allais coucher dans une bonne grange, on pleine nature, laissant le soin à la nuit de me porter conseil.

Le lendemain matin, faisant le point, je me trouvais dans la région de STOCKAGH, au Nord du lac. Je pensais donc entreprendre en vélo la dernière étape, pour m'approcher le plus possible de SINGEN, étant bien décidé de tenter ma chance par-là, puisque j'avais un très bon renseignement de frontière.

Ce matin, du 21 Septembre, je ne partis pas trop tôt, ayant eu à me reposer des fatigues de la veille, car pour m'éloigner du lac, il m'avait fallu regagner les collines où les côtes sont très dures, de vraies montagnes russes, qui "cassent" les mollets, surtout avec vélo de vingt kilos. De plus, depuis une



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

semaine, je me nourrissais de pommes plus ou moins acides, de morceaux de sucre, et d'eau à l'alcool de menthe, si bien que j'avais les muqueuses de la bouche très enflammées.

Une fois en route, je pensais dans la soirée atteindre tranquillement SINGEN, mais mes prévisions furent complètement contrariées. En cours d'après-midi, dans le village d'ORSINGEN, voyant arriver un militaire en vélo, je le salue à l'Hitlérien, mais ça ne se passe pas comme d'habitude. Il s'arrête et m'interpelle, ce n'était pourtant pas un gendarme, sans doute un garde-frontières. Alors pas d'hésitations, j'appuie sur les pédales, et ayant eu l'avantage de la surprise, j'ai pu, sans qu'il m'ait vu, gagner les bois.

'---

Là, j'abandonnai le vélo et chapeau vert à plume, en laissant bien en évidence un papier sur lequel j'avais écrit : "Ce vélo a été emprunté dans la région de STRAUBING, par le prisonnier français, évadé : DELORMAS Philibert, Matricule 104 737 - Stalag XIII A K° 2155 - Prière à la personne qui le trouvera, de le faire parvenir à son propriétaire "

C'était une façon correcte de remercier le paysan bavarois, qui m'avait aidé à m'approcher de la frontière.

Bien équipé pour une bonne marche à pied, avec mon petit sac, et un bon bâton, à toutes fins utiles, j'attendis la tombée de la nuit, pour attaquer une dernière étape avant la frontière.

Je marchais à travers la nature, par temps clair, direction Sud-Ouest; cela me rappelait ma première évasion, mais les conditions n'avaient rien de comparable. J'étais cette fois, en bon état physique et moral.

Le seul obstacle important fut de franchir la rivière l'AAR. A proximité du village de BEUREN j'essayais de la traverser sur un barrage, légèrement en aval d'un pont, mais ne put aborder, empêché par un déversoir à très fort débit de courant.

Ne voulant pas risquer un bain dangereux, je revins sur la rive, en pensant tenter ma chance par le pont.

L'heure n'était pas assez tardive, pour ne pas faire de mauvaises rencontres. Je m'approchais à pas feutrés près de ce pont, allongé, à quelques mètres, je laissais passer deux civils, et franchissais rapidement ce mauvais passage, pour me trouver sur la rive droite, mais en plein village.

Cherchant à m'en éloigner le plus rapidement possible, je fis aboyer les chiens qui donnèrent l'alerte; un habitant étant sorti, je me dissimulai dans une encoignure de mur, en cachant mes mains dans les poches, et baissant la tête pour ne pas attirer le regard, retenant mon souffle. L'homme inspectait la rue, vint tout près de moi, je m'apprêtais à me sauver à toutes jambes, lorsqu'il retourna chez lui. C'était à nouveau une grande chance, car à proximité de la frontière, il est tout à fait inutile de se faire repérer.

Je m'éloignais de ce village, et retrouvais la rivière sur la rive droite, que je suivais jusqu'à SINGEN, petite ville frontière, que je touchais dans la nuit du 21 au 22 Septembre.

J'avais donc mis une semaine pour parcourir près de cinq cent kilomètres. J'eus beau temps et pas mal de chance. Il m'en fallait encore beaucoup pour réussir.

J'ai relaté cette fin d'évasion et le passage de la frontière, en un récit très détaillé, que j'ai envoyé à plusieurs camarades - Voir annexe 3.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

En arrivant à proximité de SINGEN, ne sachant pas où se trouvait exactement la frontière, je préférais attendre une journée de plus, pour examiner le secteur.

Ayant repéré un rocher, Hohentwiel, en pain de sucre, je grimpais dans des vignes et m'installais dans un boqueteau, assez haut, pour surplomber la région.

Je voyais nettement les lumières des villages suisses qui contrastaient avec le "Black-out" de l'Allemagne. J'eus toute une grande journée pour examiner les lieux, et en faire le plan sur un carnet.

Je situais très bien l'endroit par où je devais passer, le renseignement que mon camarade m'avait donné était exact, mais il fallait passer.

A la nuit venue, je quittais ma cachette, et rencontrais sur un sentier, deux amoureux qui appuyés contre un arbre, me firent très peur.

Après avoir franchi différents obstacles, j'arrivais à la voie ferrée que je devais suivre. Elle passait en forêt, ce qui m'aurait été d'un grand secours, en cas d'alerte. Je la suivais à pas de loup, aidé en cela, par mes bottes en caoutchouc, écoutant et m'arrêtant au moindre bruit.

Ayant parcouru environ trois kilomètres, je me trouvais en plein champ; je fis le point et situais à ma gauche, plein Sud, la route faisant presque frontière, route qui relie SINGEN à GOTTMADINGEN, que je devais traverser. En évitant une maison forestière, je la rejoignis, en marchant à quatre pattes, au milieu d'un champ de betteraves, en prenant tout mon temps, puisque j'avais la nuit complète pour faire environ mille cinq cent mètres.

Après l'avoir franchie, en rampant, je me cachais dans le fossé, pour observer les lieux et écouter, me doutant bien qu'ils étaient sérieusement gardés, lorsque j'entendis les pas d'une sentinelle venant dans ma direction. Cette sentinelle s'arrêta à une trentaine de mètres, et se mit à converser avec une autre, appuyée contre un arbre, et que je n'avais pas vue; là, j'ai eu de la chance, car j'aurais bien pu lui tomber dessus.

Toutes deux repartirent, côte à côte. C'est à ce moment que je décidais de continuer, et en appuyant sur ma gauche, coupais à travers champ, pour aller passer entre deux bois.

A environ cinq cent mètres, je me trouvais à un carrefour en patte d'oie, de chemins de terre, coupé par une barrière, telle celle d'un passage à niveau. Pour moi, il n'y avait plus de doute, de l'autre côté je devais être en Suisse. Lorsque j'entendis venir un vélo, je me couchais, il me passa à quelques mètres, c'était encore un soldat allemand, avec mitraillette en bandoulière.

Ce n'était pas le moment de rester là, je m'enfonçais dans des roseaux, et attendais quelques minutes pour récupérer. Puis, je cherchais à gagner le village dont j'avais entendu sonner les deux heures du matin. J'étais certain qu'il était Suisse, car la route que je rencontrais et suivais était balisée, par des poteaux "Noir - Blanc" mais différents de ceux rencontrés jusqu'ici..

J'atteignis les premières maisons; une fois sur la place, m'étant rafraîchi à la fontaine, je vis sortir d'une maison deux gaillards, en uniforme, mais sans casques, avec pèlerine et haut képi. J'allais vers eux, persuadés d'avoir affaire à des amis, et leur demandais :

"Suis-je bien en Suisse ?" - à quoi ils me répondirent "Oui, oui, vous êtes français ? Vous êtes sauvé !"



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

J'étais en présence de deux douaniers, venant d'accompagner trois évadés, cueillis par eux à la frontière, et remontant à leur poste.

Le village où je me trouvais était RAMSEN, ils m'accompagnèrent, à un endroit où une pièce était aménagée en dortoir, occupé par quatre camarades, trois Français et un Polonais - Pensant rêver, je ne pouvais croire à ma réussite, je leur demandais souvent de m'appeler par mon nom, pour être certain que c'était bien moi, qui était là, avec eux, sauvé, car j'étais encore sous le coup des fortes émotions de ce passage de frontière, où il avait fallu si peu de chose pour échouer et être repris.

J'avais eu la grande chance de passer juste au bon endroit, car la nuit a beau "porter conseil", on y voit tout de même pas grand-chose.

J'ai souvent pensé à ces moments-là. J'ai voulu revoir les lieux, et y suis retourné en famille, en 1957, tout était bien en place ! ...

Le matin de mon premier jour de liberté, 23 SEPTEMBRE 1941, le préposé de la mairie nous apporta un copieux repas. Des enfants frappèrent aux fenêtres pour nous souhaiter la bienvenue, et nous distribuer des raisins, du chocolat et de la bière.

Dans la matinée, au pas de course, nous gagnons la gare pour sauter dans un train, nous attendant pour démarrer. Le poste frontière allemand, route et voie ferrée étant à une cinquantaine de mètres. Nous quittons donc ce village de RAMSEN qui nous avait si bien accueillis pour le chef-lieu de canton : SCHAFFOUSE

A la gendarmerie, nous subissions un interrogatoire, et après un délai de vérification, généralement de quarante-huit heures, nous prenions le train pour destination GENEVE, non sans avoir signé le livre d'or; petit cahier où chacun inscrivait son nom et stalag ; j'eus le plaisir de relever les noms de quelques camarades, que j'avais connus au V. B. notamment celui du médecin - lieutenant, qui m'avait si bien soigné.

Nous partions de SCHAFFOUSE le 25, occupant deux compartiments en tête du train. Nous fîmes un voyage agréable, en compagnie de policiers civils traversant la Suisse, du Nord au Sud. Les voyageurs voulaient bavarder avec nous, mais les policiers les en empêchaient. Ils nous donnèrent cigarettes et argent.

En cours de route, j'eus encore une émotion : un policier m'avertissant que je descendrais à LAUSANNE. Que se passait-il donc encore ?

'---

Sur le quai de la gare, je fus pris en charge par un gendarme, qui m'accompagna au commissariat. J'attendis un moment, un civil très aimable vint me saluer et me dire qu'il ne m'interrogerait pas ici, mais à GENEVE.

Avec le gendarme, nous primes le train suivant, mélangés aux voyageurs qui me dévisageaient, et certainement, me trouvaient une drôle d'allure, L'un d'eux voulu même me photographier, mon gardien l'en empêcha, comme il m'avait interdit de parler et de répondre aux questions éventuelles des gens, m'expliquant que beaucoup d'Allemands étaient en Suisse pour renseignements.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

En arrivant à GENEVE, je fus introduit dans un beau bureau où le civil de LAUSANNE, me rejoignit et me dit

- " - Tu étais au 37° d'artillerie 2ème groupe Poste central de Tir
- - Vous êtes restés en Alsace de telle date à telle date, me citant même le nom du village du P.C.
- ...
- Puis ensuite, vous avez été dans la Somme FIN MAI, près d'AMIENS. Là, le 5 JUIN, vous avez subi une grosse attaque de chars, alors comment cela s'est-il passé ? Résultats des tirs de 75 ? ... Munitions employées, etc ...

Je lui répondis le mieux possible et lui demandais :

- Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

- Eh bien me dit-il tu as affaire à un officier du deuxième bureau Suisse et les évadés qui viennent chez nous, susceptibles de nous fournir des renseignements , sont interrogés par nos services ".

Après m'avoir remercié et félicité, il me fit accompagner vers mes camarades, lesquels étaient attablés au buffet de la gare de Cornavin.

Nous étions acclamés, fêtés par les Genevois, qui nous distribuaient des cigarettes, cigares, bouteilles de vin, fruits, argent: Cette fête continua dehors, dans le tram qui nous emmenait à ANNEMASSE.

Nous ne savions où mettre tous ces cadeaux. Ce fut un accueil formidable, inoubliable. Sans doute savaient-ils, ces braves Suisses, ce qui nous attendait en France.

Après avoir franchi le portillon de la douane française, le décor changea. Il n'y avait pas de musique pour nous accueillir, ni des sourires. Nous avions l'impression d'être des intrus. Un civil nous fit même cette réflexion :

- "Dommage que vous ne soyez pas arrivés deux jours plus tôt
- Pourquoi ?
- Parce que vous auriez vu le Maréchal Pétain, qui était à Annecy"

Nous ne comprenions pas, et ne savions quoi lui répondre. Sinon de lui demander s'il ne se moquait pas de nous, et s'entendit appeler de tous les noms ! ...

La réception à ANNEMASSE commençait bien; elle se continua ainsi dans la soirée.

A Annecy, le lendemain, nous fûmes démobilisés à la caserne des chasseurs, où nous n'eûmes même pas le droit à une douche.

Il y eut de violents accrochages, avec les bureaucrates, qui nous considéraient comme de mauvais collaborateurs. Certains nous dirent même que notre devoir n'était pas de nous évader, mais de rester à travailler en Allemagne.

Notre déception était immense. Elle fut un peu adoucie par un Commandant qui dans un couloir, très rapidement, nous serra chaleureusement la main en nous disant:

" L'armée Française vous félicite".



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaille

Néanmoins, nous pensions bien être amenés à vivre une existante clandestine.

Dans l'après-midi, n'ayant pas un sou français, nous allions à la Banque de France pour faire changer nos Marks. Là aussi, il y eut des discussions avec le Directeur et il fallût retourner à la caserne, chercher notre feuille de démobilisation, qui n'était pas prête.

Ce n'est qu'à dix-sept heures, que j'ai pu téléphoner à ma femme, pour lui annoncer mon retour.

Nous nous retrouvâmes à AIX-LES-BAINS dans la soirée.

Le lendemain, j'envoyais à mon sous-officier MENHARD, responsable de la prison du Stalag XIII A. une belle carte en couleur, représentant le lac du Bourget et le REVARD enneigé.

Cette carte est bien arrivée, et eut un certain succès... ! (voir annexe 4)

AIX-LES-BAINS - FRANCE

le 27 Septembre 1941

Obéissant à vos ordres, de ne plus me revoir dans votre baraque, je suis rentré chez moi.

Malgré les circonstances qui nous ont valu de faire connaissance, je vous envoie mes salutations.

Philibert DELORMAS

évadé — M.104 737

Stalag XIII A

Monsieur le Sous-Officier MENHARD
Compagnie de discipline Stalag XIII A
SALZBACH - ROSEMBERG
BAVIERE (ALLEMAGNE)

1957

J'ai voulu revoir les lieux de passage de la frontière, et je suis retourné en voiture avec ma famille pour la Pentecôte 1957 le 9 juin.

Etant entré en Allemagne par le poste frontière de LAUENBURG sur le Rhin à hauteur de Mulhouse, je suis arrivé au point où j'avais traversé la route de SINGEN à GOTTMADINGEN

Tout est bien comme je l'avais décrit:

Du côté NORD, on voit nettement le rocher le HOHENTWIEC ou je m'étais caché, puis la forêt, la maison forestière, la voie ferrée.

Du côté SUD, quelques maisons Suisses, et le passage entre deux bois, et l'endroit précis de la frontière au carrefour en patte d'oie.

Je fis différentes photos, puis négligeant d'aller passer au poste frontière allemand, au grand émoi de ma femme et de mon fils, abandonnant la route, je refis le même parcours en voiture à travers champs, jusqu'au carrefour des chemins, où un douanier Suisse m'arrêta tout surpris de me voir ainsi quitter l'Allemagne.

Je lui expliquai que 16 ans avant, j'avais réussi mon évasion par ce point.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

Il comprit, se laissa photographier, mais téléphona au poste de RAMSEN pour que je puisse régulariser mon entrée en Suisse.

Je traversai le village, retrouvant la place, la fontaine, la mairie, et Mme Charlotte ZUNG qui était devenue mère de famille,

Au poste de douane, les douaniers rirent beaucoup de ma façon de franchir les frontières, mais me conseillèrent de ne pas l'expliquer à leurs collègues allemands.

- F I N -



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

La deuxième tentative d'évasion de Jean Lagaillarde

ANNEXE 3

PASSAGE DE FRONTIERE BOUCLE DE SINGEN

Renseignements détaillés envoyés à des camarades de captivité

Capitaine BOURAUD : du 37^e RAD 2e groupe de batterie, héros de la bataille d'Amiens, abandonnant le dernier son poste combat après que ses quatre pièces furent mises hors d'usage par les tanks, rejoignit dans la soirée du 6 juin, le poste de commandement du chef d'escadron BOUILLARD en ramenant son son brigadier de Tir mortellement blessé.

- Evadé de son oflag.
- affecté à l'armée de l'armistice 6^e R.A.L.D. à LYON
- Fusillé par les Allemands pour acte de résistance

Maréchal des logis Marcel ESTABLE du 37^e RAD

- repris en cours d'évasion
- Envoyé en représaille à RAWA-RUSKA

Brigadier Jean LAGAILLARDE - G.R.D.I.

- camarade, de la première évasion
- repris une deuxième fois en fin d'évasion
- subit une longue et très dure punition à RAWA-RUSKA
- Evadé une troisième fois de Poméranie
- Gagna la SUEDE
- Rejoignit les Forces Françaises Libres en Angleterre
- Toucha le sol de France comme lieutenant de parachutiste le 6 juin 1944

Sergent René ENTREMONT

- Evadé malheureux de 5 évasions
- En représaille à la compagnie de discipline jusqu'à la Libération
- Sous-officier réfractaire et premier résistant du Stalag XIII A

Camarades du Kommando N° 3155 à HANDOVEN

- Plusieurs s'évadèrent mais aucun ne réussirent